

"Les larmes de Jésus"

Prédication sur Jean 11.35 à l'Eglise française de Zurich, le 18 février 2018, premier dimanche de la Passion par Marc Edouard Kohler, pasteur

"Il Y avait un homme malade, Lazare de Béthanie, village de Marie et de Marthe sa soeur. (..) Or Jésus aimait Marthe, et sa soeur, et Lazare. (La maladie emporte Lazare, et Jésus vient à Béthanie. Il rencontre d'abord Marthe, puis ce sera Marie). Lorsque Marie fut arrivée là où était Jésus, elle tomba à ses pieds et lui dit: Seigneur, si tu eusses été ici, mon frère ne serait pas mort. Jésus, la voyant pleurer (..) frémit en son esprit et fut tout ému. Et il dit: Où l'avez-vous mis? Seigneur, lui répondirent-ils, viens et vois. Jésus pleura. (..) Jésus, frémissant de nouveau en lui-même, se rendit au sépulcre. C'était une grotte, et une pierre était placée devant. Jésus dit: Otez la pierre

(..) Ils ôtèrent donc la pierre. Et Jésus leva les yeux en haut et dit: Père, je te rends grâces de ce que tu m'as exaucé. (..) Ayant dit cela, il cria d'une voix forte: Lazare, sors. Et le mort sortit"

J'étais en quatrième classe primaire quand mon frère, de deux ans mon aîné, a été victime d'une infection qu'en ce temps-là, la médecine ne savait pas guérir. Pour notre famille, trois semaines tragiques. Mes parents passaient le plus clair de leur temps à l'hôpital au chevet de leur fils qu'ils accompagnaient dans sa lente agonie. Ses visites terminées, ma mère avait l'habitude de rentrer à la maison en tram. Un soir, alors qu'elle avait pris place dans la voiture, la tristesse a été plus forte qu'elle, et elle s'est mise à pleurer. Quelques larmes d'abord, et puis, des sanglots en cascade. En face d'elle avait pris place un Monsieur qui rentrait du travail. Veston, cravate, bien mis, comme il faut. Voyant l'émotion gagner ma mère, il s'est mis à protester à tue-tête: „Madame, cessez ce commerce; on ne pleure pas en public. Ma mère n'a jamais oublié ces remontrances. Parfois, elle m'en parlait.

On ne pleure pas en public'. On ne pleure pas en privé. On garde la tenue. On fait comme si le chagrin n'existait pas. Cette attitude sévère était courante à l'époque. Et aujourd'hui? De nos jours aussi, on a tendance à cacher ses larmes. Qui pleure passe pour un faible. Or le récit de Jean 11 nous dit: Jésus a été faible.

Jésus pleure. Il vient de perdre un grand ami, Lazare de Béthanie. Finies les longues soirées d'été sous le figuier, quand Jésus venait le voir. Finis les repas joyeux et les randonnées communes. L'âme soeur ou mieux: l'âme frère s'en est allée et c'est le vide qui s'installe avec le sentiment cruel d'une perte irréparable. La maladie a emporté le confident. Alors, devant la tombe de son ami, Jésus craque. La forme du verbe grec le dit avec force: Vaincu par son chagrin, *Jésus éclate en sanglots.*

Les larmes de Jésus, on en parle ailleurs aussi dans les évangiles. A la rencontre du cortège funèbre en route pour le cimetière du village, Jésus plaint la mère veuve qui perd son dernier appui (Luc 7). A la vue de Jérusalem, la cité sainte, Jésus pressent que la puissance occupante, bientôt, va la raser, et il plaint son sort tragique (Luc 19). Mais jamais, dans les Evangiles, le mot grec pour "*pleurer*" ne paraît pour décrire la tristesse de Jésus - si ce n'est devant le tombeau de Lazare. Mot unique, donc, mot clé. Jean a commencé son ouvrage en disant que Dieu, en Jésus, était venu parmi les hommes. Alors, au seuil de son récit de la dernière étape - l'arrestation, le procès, le jugement, la

mise à mort - notre auteur enfonce le clou. Dieu n'a pas effleuré la terre, mais il y a atterri, et son Fils y a été atterré, comme nous dans nos pires moments. Livré au désespoir, Jésus a pleuré, sangloté.

Il ne s'agit pas ici d'un théorème sur l'incarnation. Ces pleurs, ces sanglots ont une signification essentielle pour notre vie de tous les jours. Car Jésus, apparu à ses disciples sur la montagne de Galilée (Mt.28), leur a dit - et il nous dit! - "*Je serai avec vous tous les jours jusqu'à la fin du monde*". Et donc: Celui qui nous accompagne de son invisible présence est celui-là même qui a éclaté en pleurs. Il sait de quoi il s'agit. Il nous comprend. Il partage avec nous nos chagrins et nos deuils. Quand le monde se dépeuple, comme disait le poète, nous ne sommes pas seuls. L'Attristé, et par conséquent le Compréhensif, est là, à mes côtés, et il peuple mon monde. Il me console.

Consoler. On dit que le pape est le vicaire du Christ. Mais en vérité, c'est nous tous qui sommes vicaires du Christ, chacun de nous son représentant au sein de la société. Alors, si le Christ accomplit le ministère de la consolation, ne serait-ce pas à nous aussi de consoler? D'être attentifs au chagrin des autres (non pas comme le Monsieur du tram ..), de nous imaginer par quels tourments ils passent, de ressentir leur souffrance dans notre propre chair et de nous mettre à leur côté, à leur écoute - et avec les endeuillés, il y a beaucoup à écouter: comment cela s'est produit, ce que l'on a entrepris, combien on est malheureux de ne pas avoir pu aider, réduit à laisser partir, et suivent les reproches, les remords que l'on se fait d'avoir manqué de bien faire quand il était temps ... Une oreille attentive prêtée à ceux qui souffrent peut faire miracle, car le besoin est là de raconter, de se raconter. Faut-il répondre par de longs discours? Souvent, une écoute attentive suffit au soulagement. Un silence respectueux vaut mieux que mille paroles. Seulement, l'attention ne doit pas être que d'un instant. Au moment d'un décès, tout le monde s'affaire auprès des proches. Et puis, le temps passe et peu à peu, on les abandonne à eux-mêmes. Il s'agit de se les rappeler en se disciplinant afin de poursuivre l'écoute au fil des semaines, des mois, des années, malgré la lassitude qui menace de s'emparer de nous. 'Durable', est un mot souvent employé de nos jours; un développement doit être 'durable' pour porter des fruits. Alors, vicaires du Christ, exerçons-nous à la consolation 'durable'.

Jésus pleure son ami. Or dans ses larmes, je ne discerne pas seulement la douleur d'avoir perdu un être irremplaçable. J'y devine aussi de la révolte contre cette mort qui nous ravit nos proches.

Au fond, la mort est une profonde contradiction: on nous fait venir sur scène pour nous indiquer le chemin de sortie. On nous fait cadeau de la vie, mais c'est un cadeau empoisonné puisqu'on va nous le reprendre .. Si nous naissons, c'est pour mourir. Alors Alors, on ne peut que clamer son désaccord et crier son désaveu. Les pleurs et les sanglots de Jésus expriment la rébellion contre la mort. Aussi va-t-il agir. Jésus s'insurge contre ce qui menace et détruit notre existence. " fait face et contrattaque. Deux brefs commandements: *„Otez la pierre du tombeau!*" et puis: *"Lazare sors!"*, et, revenu à la vie, le mort sort de son sépulcre.

Deux ordres succincts, oui, mais auparavant une prière. Jésus sait qu'il n'a pas la force de faire cela. Il faut qu'elle lui soit donnée par Celui qu'il appelle son Père céleste. Mais Jésus sait déjà qu'elle lui sera donnée. Il prie, humble et soumis, et en même temps confiant et rayonnant: „Tu m'as exaucé et voilà pourquoi je peux commander aux morts de sortir de leur tombeau". Ainsi s'accomplit le septième des miracles que Jésus aurait accompli selon l'Evangile de Jean. Le septième "signe" comme il dit, le signe

parfait de l'amour de Dieu à l'égard des hommes. Au début du récit, n'avait-il pas affirmé à Marthe, la soeur de Lazare: "*Je suis la Résurrection et la vie, celui qui croit en moi vivra quand même il serait mort*". Voilà le sens profond de notre récit, résumé dans dans cette merveilleuse parole de l'Apocalypse, entendue tout à l'heure : *Il essuiera toute larme de leurs yeux, et la mort ne sera plus, et il n y aura plus ni deuil, ni cri, ni douleur, car les premières choses ont disparu*" (21.4).

Quant à nous, nous vivons encore dans les choses premières. Et elle n'ont pas disparu, loin de là. " Y a encore des trams et des femmes qui pleurent et des Messieurs qui protestent. Alors, tout ce que Jean nous raconte et tout ce que nous racontons à la suite de Jean ne serait-il que du vent? Un calmant que l'on donne pour que la douleur passe? Un soporifique qui fait oublier la réalité?

Si l'on me demande quel est, dans le "Je crois en Dieu" des chrétiens, mon article préféré, je répondrai sans hésiter: le dernier - cette conclusion "et la vie éternelle"- "*Je crois la vie éternelle*".

Et si l'on me demande: ',C'est quoi, ta vie éternelle?', je ne saurai que répondre. Jésus le disait bien : Nul n'est revenu de là-bas pour nous le raconter (Luc 16). Et pourtant, cet article du credo me plaît plus que tous les autres. Il s'inscrit en faux contre ce que nous suggérions il y a peu. Non, nous re naissons pas pour mourir, et si l'heure vient de quitter la scène ce n'est pas pour nous abîmer dans le vide. Les larmes de Jésus et la conséquence qu'il en tire nous l'assurent, et je l'affirme même si cela peut paraître insensé et impossible: ',*Je crois la vie éternelle*'.

Amen. Marc Edouard Kohler
pasteur, Zurich

le 5 février 2018